

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Louise Dupré, Pierre Léon, Pierre Gagnon

Michel Lord

Numéro 132, hiver 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37064ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2008). Compte rendu de [Louise Dupré, Pierre Léon, Pierre Gagnon]. *Lettres québécoises*, (132), 36–37.

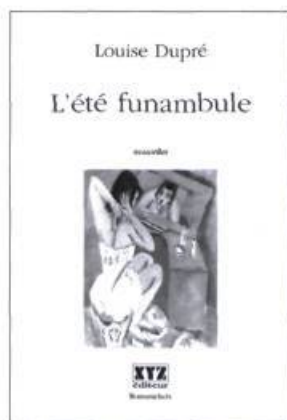


Louise Dupré, *L'été funambule*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 2008, 150 p., 23 \$.

L'écriture, la femme, la mère et la mer

Poète, romancière, dramaturge, essayiste, Louise Dupré pratique également la nouvelle, et ce, depuis près de vingt ans. Même si elle en est à son premier recueil, dix-neuf des vingt-six nouvelles de *L'été funambule* ont paru en revues depuis 1990. Cela explique sans doute la belle constance dans l'écriture et la thématique.

L'imaginaire de Dupré est habité par l'enfance, le père et la mère, la mer, les voyages, l'amour, les départs, les ruptures, l'écriture, et cet univers est dominé par le noir, teinte qui colore l'ensemble du recueil. Dans une « Ouverture » en forme de nouvelle, une femme veut écrire, mais elle dit que rien ne sort. Pourtant, elle écrit, cherche à écrire pour combattre le noir en elle.



La première nouvelle, « Babel heureuse », pourtant n'est pas sombre, au contraire. La narratrice — il n'y a que des narratrices dans le recueil — se rappelle quarante ans après les faits l'été 1967, ses visites à l'Exposition universelle de Terre des hommes, et un événement heureux qui s'est passé le 11 septembre, référence subtile à l'autre 11 septembre (2001), qui n'a pas été comme celui de 1967 un « symbole [...] des plus grands espoirs » (p. 24). Babel était heureuse à l'époque. Elle ne le sera plus beaucoup, même si le personnage féminin qui revient d'une nouvelle à l'autre et qui parcourt la planète cherche sa bonne étoile, veut garder l'espoir (« L'étoile »).

C'est que, la plupart du temps, sont évoqués des souvenirs difficiles reliés à l'enfance modeste, mais studieuse, où revient toutefois — dans « Histoire de poupée », « Funérailles », « Le retour » — l'image d'un père distant, taciturne, colérique, démuné. Elle rêve d'un amant qui ne ressemblerait pas à ce père, qui saurait lire et écrire, et serait capable de discuter de littérature et de cinéma.

Cependant, si l'amour existe, la vie est aussi faite de ruptures. Dans « Les yeux givrés », une femme annonce à un homme qu'il vaut « mieux se quitter » (p. 25), mais sans qu'elle sache pourquoi. Il y a parfois des retrouvailles, néanmoins elles ne sont pas faciles (« Le chat »).

Il faut prendre la fuite, aller vers la mer, pour contrer une sombre existence hantée par de noirs souvenirs, qui vous hantent toujours malgré tout.

Puis il y a la mère bien-aimée, autre figure récurrente, qui fait souffrir la fille parce qu'elle l'aime, contrairement au père, mais qui vieillit, est malade, va mourir.



MICHEL LORD

« Une bouteille à la mer » met justement en discours une femme qui apprend que sa mère vient de mourir. Bouleversée, elle repense au passé, aux soins que sa mère avait pour elle, à son

amour pour elle. Elle se « rapproche[...] de ne pas avoir su faire surgir les confidences » (p. 140) avec elle, et elle se demande si c'est « pour cette raison [qu'elle] écri[t], comme ces femmes dont [elle] ouvr[e] délicatement les livres, le soir, avant le sommeil » (p. 140). Elle s'émerveille finalement devant « [l]e beau miracle des livres : une bouteille à la mer qu'une autre femme recueillera un jour » (p. 140).



LOUISE DUPRÉ

L'écriture, la femme, la mère et la mer, voilà les images qui adoucissent les angoisses de cette narratrice dont Louise Dupré cisèle les tourments avec un art consommé de la pratique de la nouvelle.



Pierre Léon, *L'effrontée de Cuba*, Toronto, Éditions du Gref, coll. « Le beau mentir », 2007, 196 p., 11,95 \$.

La langue dans tous ses états

Un linguiste beau conteur.

Professeur de linguistique à la retraite, Pierre Léon n'a jamais cessé d'écrire. Il a maintenant à son compte près d'une vingtaine d'ouvrages de fiction, tous des plus intéressants. C'est sans doute parce qu'il joue sur différents registres, surtout le comique et le tragique, parfois le fait divers dans son dernier recueil de nouvelles, *L'effrontée de Cuba*.

Divisé en quatre sections (« Jeux d'enfants », « Jeux d'adultes », « Jeux du hasard et de la mort » et « Jeux tout simples »), le livre contient vingt-sept nouvelles au ton tantôt léger et amusant, tantôt fort sérieux et lourd de sens.

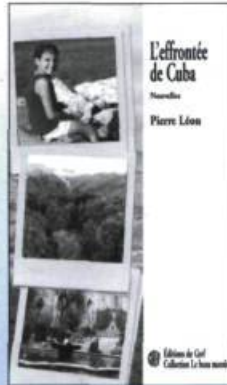
Les « Jeux d'enfants », dont on pourrait s'attendre à beaucoup de naïveté, illustrent ce mélange de tons. Si la nouvelle éponyme est plutôt gentille, d'autres représentent des enfants sauvagement assassinés au Nigeria (« À sept ans ») et au Brésil (« Fredo et Polo »). Quant au « Mousse d'Halifax », bien que comportant une partie dramatique, c'est la seule nouvelle avec *happy ending* sur les enfants.

Avec les adultes, ça joue plus dur, sauf dans les textes drolatiques qui mettent en scène des collègues universitaires faisant la fête avec plus ou moins de succès (« La pêche au trou », « Un beau geste »). La guerre — la Grande, la Seconde et celle en Irak — est représentée soit sur le terrain même, soit dans ses conséquences affreuses, comme pour John et Jim, dans la nouvelle du même nom, où l'un est décapité, et l'autre devient cul-de-jatte, ou pour cet ancien

combattant américain maboul, dans « Entre les deux yeux », depuis qu'il a reçu une balle entre les deux yeux.

Malgré tout, Léon arrive à adopter parfois un ton léger, même sur le sujet de la guerre. Dans « Les roses et la bombe », un parachutiste anglais sauvé des Allemands par des marins normands revient déverser des roses là où il était tombé en abîmant un bosquet de roses.

À l'occasion, Léon donne presque dans le fabliau truculent — par exemple dans « Anniversaire », où une femme découvre son mari nu comme un ver sur le canapé de sa secrétaire — ou même dans la farce, — une chèvre, « la Esmeralda », mangeant les hosties de son maître, un prêtre de l'Équateur qui ne se sépare jamais de sa bête.



Dans un tout autre ordre d'idées, Léon aborde la question de l'écriture et de la vente des livres dans « Auteur à succès » dont la chute révèle la clé d'un succès improbable.

En plus de tous ces sujets et pays évoqués, la Touraine natale de Pierre Léon est bien sûr également au rendez-vous, terre de beaux parleurs comme dans « La rhétorique de Bébert » où deux Tourangeaux aiment parler « pour causer » (p. 175).

Pierre Léon, quant à lui, n'écrit pas que pour écrire, ou peut-être si, mais avec cette effervescence où se mêlent les sujets les plus variés, comme si l'auteur cherchait à faire le tour de la terre et de ses réalités heureuses et malheureuses. Une lecture stimulante.

☆
Pierre Gagnon, *Je veux cette guitare*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « América Roman », 2008, 273 p., 24,95 \$.

Du bavardage

Pas facile de s'improviser nouvellier.

Il y a quelque chose de bizarre dans cette collection « América Roman », dans laquelle paraît un premier recueil de nouvelles, sans que la mention générique de « roman » soit altérée sur la page couverture, uniquement sur la jaquette. Détail si vous voulez, mais ce n'est pas la première fois qu'un éditeur joue sur ce tableau, espérant sans doute vendre plus de soi-disant romans que de nouvelles. Mais si ce n'était que cela...

Des vingt-cinq nouvelles, peu m'ont paru publiables tant le propos se perd trop souvent dans des détails insignifiants et l'écriture plate quand elle n'est pas fautive. Dans « Sottes », par exemple, on utilise le mot « graduation » (p. 20) pour parler de la cérémonie de remise des diplômes. Dans « Contraire », le narrateur se remémore ses études au



PIERRE GAGNON

Nouveau-Brunswick où certains élèves « ne gradueraient pas » (p. 84). Lui, il se dit : « [...] je ne m'ennuyais pas de mes parents et eux non plus. » (p. 84) Mais d'où viennent ces anglicismes, cette syntaxe insensée? « Loser » est une des nombreuses nouvelles narrée par un autre garçon en fin de secondaire qui raconte des platitudes du genre : « Cette grande et bien inutile réflexion occupait ma tête [...] » (p. 68). Dans « Chemise de toilette et papiercul », le narrateur prétendument écrivain, se « tenant [l]a main à bout de bras » (p. 118) dans les toilettes, et avec son « génie restreint » (p. 121), se dit qu'il « pourrai [t] peut-être écrire, sous un pseudonyme, tout un tas de bêtises » (p. 123). Autodérision?

« Jimmi esthétique pour elle et lui, faits divers » va dans tous les sens et dans aucun. Comme par prescience, le narrateur commence par parler d'un livre qu'il lit en sautant les pages. On a souvent le goût de l'imiter, surtout quand on tombe sur des phrases comme celle-ci : « [...] elle respirait la vie jusqu'à ce qu'elle meure » (p. 164) ou celle-là : « De la neige jusqu'aux ovaires, elle fonça tête première. » (p. 170) Et dire qu'il se dit : « [...] je suis à perdre un temps précieux à relever des détails sans importance à ce stade-ci de l'intrigue. » (p. 164) Après cela, il nous arrive avec un texte intitulé : « Pour faire une histoire courte » et ce texte : « Il suffit de peu de mots... » (p. 177).

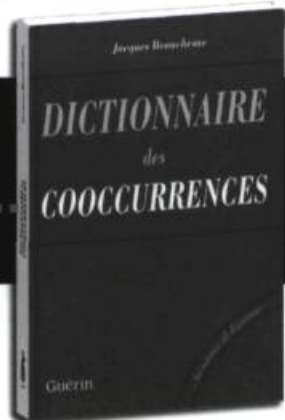
L'auteur aurait dû suivre sa propre leçon, et ce livre trop bavard n'aurait jamais dû paraître.

Guérin Montréal
Toronto

ISBN 978-2-7601-5841-2
416 pages - 44,90 \$

Jacques Beauchesne

4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Téléphone: 514-842-3481
Télécopie: 514-842-4923
Courriel: francel@guerin-editeur.qc.ca
Internet: http://www.guerin-editeur.qc.ca



DICTIONNAIRE des COOCCURRENCES

Ce livre a reçu un accueil enthousiaste de la part des professionnels de l'écriture, des traductrices et traducteurs.

